

Il y a des tombes mal fermées *Dans la brume électrique* de Bertrand Tavernier

H-Paul Chevrier

Volume 28, numéro 3, été 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61296ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chevrier, H.-P. (2010). Compte rendu de [Il y a des tombes mal fermées / *Dans la brume électrique* de Bertrand Tavernier]. *Ciné-Bulles*, 28(3), 12–15.



Il y a des tombes mal fermées

H-PAUL CHEVRIER

La critique a parlé d'un premier film américain pour Tavernier. Pourtant, il a déjà adapté le roman policier de Jim Thompson, *1275 Âmes*, qui se déroule dans le sud des États-Unis, mais qu'il avait transposé en Afrique coloniale dans **Coup de torchon** (1981). Il a aussi réalisé, dans le sud des États-Unis, un documentaire, **Mississippi Blues** (1983), puis un film sur les jazzmen noirs à Paris produit par Irwin Winkler, **Round Midnight** (1986).

Cette fois, Tavernier a adapté un roman de James Lee Burque, *Dans la brume électrique avec les morts confédérés* (Paris, Rivages/Noir, 1999). C'est le sixième roman de la série *Dave Robicheaux*, qui en comporte une douzaine, mais le premier sans l'ami brutal Clete Purcell et avec une intrusion du surnaturel. Chaque roman contribue à la fêlure du policier : il est rescapé du Vietnam, sa femme est tuée dans leur lit, il sauve sa fille adoptive d'un écrasement d'avion... et il lutte tous les jours contre l'alcool.

Le roman

Le personnage de Dave Robicheaux s'apparente au shérif de **Coup de torchon** dans la mesure où il se bat contre la corruption, tout en sachant que c'est peine perdue. C'est un Cajun catholique. Souvent traversé par des éclats de colère, il éprouve une forte culpabilité vis-à-vis de sa propre violence. «Croyez-moi, vous n'êtes pas obligé de mourir pour connaître l'enfer», dit-il. Il se sent responsable des injustices raciales et le roman passe par sa conscience intérieure.

À New Iberia, Robicheaux enquête sur le meurtre d'une jeune femme, violée et mutilée, de même que sur le meurtre d'un Noir momifié dans les marais d'Atchafalaya. Le policier se rappelle avoir été témoin, en 1957, du lynchage d'un Noir dans ces marais, mais personne alors ne l'avait pris au sérieux. Par ailleurs, le tournage d'un film sur la guerre de Sécession ramène dans la région Julius Balboni, un ancien de la «paroisse» devenu gangster à la Nouvelle-Orléans et producteur. L'amie d'Elrod Sykes, la vedette du film, est assassinée alors qu'on visait Robicheaux, on tue une prostituée en tentant d'incriminer le policier; et son ami Lou Girard, qui l'aidait dans son enquête, est exécuté à son tour. Tout porte à croire que Julius Balboni est responsable de ces meurtres.

Alors qu'il a été drogué, Robicheaux rencontre le général John Bell Hood, héros de la guerre de Sécession. À quelques reprises, le général sudiste et ses soldats lui apparaîtront. Le policier enquête sur les liens entre l'homme d'affaires Twinky Lemoyne et l'ancien policier Murphy Doucet. Puis, il arrête le coupable, mais n'a pas de preuves suffisantes pour l'inculper. Celui-ci kidnappe la fille du policier pour récupérer des pièces à conviction. Et Robicheaux va résoudre le problème à sa façon.

James Lee Burke sait raconter des histoires en se préoccupant surtout des sentiments de ses personnages, de leur milieu et de leur vie au quotidien. La description des paysages et des orages revient, tel un refrain, colorer l'atmosphère lourde mise en place. Il sait intégrer au récit de nombreuses informations sur l'histoire de la Louisiane et sur la culture du Sud. Et ce roman truffé d'humour s'avère en fait une enquête sur la mémoire.

Le film

Tavernier a su choisir un roman policier plus riche que sa seule intrigue. Et des acteurs du Sud: Dave Robicheaux est

incarné par Tommy Lee Jones qui joue encore le vieux flic désabusé et attachant, comme dans **Trois Enterrements** (Tommy Lee Jones, 2005). Le gangster Julius Balboni est interprété par John Goodman, la vedette de cinéma Elrod Sykes par Peter Sarsgaard, et la femme du policier par Mary Steenburgen. Ajoutons que le général John Bell Hood est campé par Levon Helm et le réalisateur Goldman, par le cinéaste John Sayles, à qui l'on doit **Lone Star** (1996).

Tavernier a respecté le roman. Bien sûr, il pratique quelques raccourcis et quelques modifications, comme celle d'actualiser l'anecdote. Publié en 1992, le roman racontait que la mafia produisait des «snuff movies», alors que le film se situe après l'ouragan Katrina qui a dévasté la Louisiane en 2005 et raconte plutôt que la mafia détourne l'argent du gouvernement fédéral destiné à la reconstruction des maisons dévastées. Et la Louisiane n'est pas qu'un simple décor: l'anecdote n'aurait pas pu être transférée ailleurs parce que les personnages sont enracinés dans les bayous et leur histoire. Le cinéaste filme avec les yeux d'un Cajun qui ne s'étonne de rien. Il articule son film autour de blues cajuns et respecte les accents locaux (du moins, dans la version anglaise).



Tommy Lee Jones et Bertrand Tavernier

L'intériorité du personnage surplombe le film grâce à l'utilisation de la voix *off*, ce qui permet d'intégrer sans trop de heurts les scènes surgies du passé. Le bataillon de soldats et son général apparaissent dans la brume de façon aussi naturelle que magique (sans aucun effet). Robicheaux ajoute «comme si ils étaient sortis de mon imagination». D'ailleurs, le film débute par la voix *off* du policier qui dit: «Dans les temps anciens, on avait pour coutume de poser de lourdes pierres sur la tête des défunts, pour éviter que leurs âmes ne se mettent à errer et à tourmenter les vivants. J'ai toujours considéré cette pratique comme étant le fait de peuples primitifs et superstitieux. Mais j'allais bientôt découvrir que les morts peuvent planer à la lisière de notre perception, telle une brume dense et lumineuse, et que leurs droits sur cette terre pouvaient être aussi légitimes et tenaces que les nôtres.»

Ce recours à l'irrationnel ajoute une dimension métaphysique au film. Le général suit l'enquête de Robicheaux: «La guerre n'est pas finie», dit-il. Il élargit ses interventions: «Il faut rester fidèle à ses principes.» Et, dans la dernière, il avoue: «Nous avons servi d'ignobles causes.» Dans le roman, il précisait une cause aussi répugnante que l'esclavage. Remonter dans la mémoire permet de mieux comprendre l'héritage de violence et de corruption qui habite Robicheaux. Dans les bayous,



l'imaginaire est proche de la réalité et le passé reste présent. Exhumer ses cadavres, c'est exorciser sa culpabilité. D'ailleurs, la résolution du crime raciste (dans le passé) permet en quelque sorte celle des meurtres sexuels (au présent).

Reste que **Dans la brume électrique** mise sur la forte personnalité de Tommy Lee Jones pour faire oublier certaines incohérences (par exemple, Robicheaux arrête le coupable et le lendemain, celui-ci lui téléphone pour le faire chanter). La beauté des scènes du passé compense la banalité des propos du général et le film mise aussi sur le tragique de l'ouragan Katrina pour faire oublier qu'il ne sert pas à grand-chose, sinon à déterrer les ossements du Noir lynché dans le bayou.

Les deux versions

Le producteur Michael Fitzgerald a sorti une version du film aux États-Unis et, par la suite, le réalisateur Bertrand Tavernier en a lancé une autre en France (et ailleurs dans le monde). Nous allons procéder à l'envers et comparer les versions en prenant comme point de départ celle du cinéaste. Fitzgerald a inversé le meurtre de la prostituée Amber Martinez et celui de l'actrice Kelly Drummond, a intercalé les scènes de l'anniversaire et de l'accident, et a considérablement réduit les commentaires en voix *off* du personnage principal.

En tout, le producteur n'a pas utilisé (ou a coupé) 10 minutes du film, prétextant que le public américain exige un rythme plus rapide que celui établi par Tavernier. Il a coupé la scène où

Sykes provoque Julius Balboni dans sa caravane, celle où Robicheaux provoque Balboni sur le terrain de baseball, celle où Robicheaux sermonne les fugeuses au terminus, de même que les scènes où l'on voit Bootsie Robicheaux (la compagne du policier) jardiner et construire des maisons. Il a surtout coupé la dernière scène, onirique, où le général et son bataillon apparaissent dans la cour de Robicheaux.

Que le producteur ne retienne pas les scènes avec Baldoni, cela paraît peu préjudiciable au film, même si la scène du terrain de baseball permettait une apparition du général dans les gradins. Mais qu'il coupe la dernière intervention des spectres (magnifique) suggère qu'il n'a pas bien compris que les résurgences du passé constituent la matière vivante du film. À moins que le public américain n'aime pas les allusions politiques! Et quand il retire les deux scènes domestiques avec Bootsie, c'est qu'il attache moins d'importance au quotidien des personnages que Tavernier.

Que Fitzgerald ait retranché ces scènes, ou que ce soit Tavernier qui les ait ajoutées, le problème reste le même: en faisant cela, il est clair que le producteur privilégie l'intrigue au détriment des personnages, alors que le cinéaste cherche à faire le contraire. Tavernier tenait à cette voix *off* qui rythme le film. Tout comme il tenait à développer l'amitié entre Robicheaux et Sykes, même si elle ne contribue pas beaucoup à l'enquête. Il a ainsi tenté d'atteindre un équilibre entre les scènes d'enquête et celles de la vie sociale et domestique du policier, s'assurant par le fait même de toujours revenir aux

travaux, aux repas et au quotidien de son personnage principal. En cela, Tavernier est fidèle à l'esprit de Burke dont il s'inspire, car il partage avec l'auteur du roman la conviction qu'il faut privilégier les rapports entre les personnages à l'intrigue.

Un film de genre

Quand il a adapté le roman de Simenon, *L'Horloger d'Éverton*, qui se déroulait dans le sud des États-Unis, mais qu'il a transposé à Lyon dans *L'Horloger de Saint-Paul* (1973), Tavernier s'est fait dire par les scénaristes Aurenche et Bost qu'il avait fait un film plus personnel que s'il avait écrit un scénario original. Bien sûr, **Dans la brume électrique** (avec les morts confédérés) est aussi un vrai film d'auteur.

Hitchcock et Truffaut ont prouvé qu'on pouvait faire du cinéma d'auteur et n'avoir rien à dire. Pour échapper au nombri-lisme, il faut faire preuve d'une certaine réflexion et tenter d'interpréter le monde de façon intelligente, ce qui oblige à porter un regard sur la réalité. Et pour parvenir à cela, il faut être prêt

à sacrifier l'intrigue, si nécessaire. Avec beaucoup de talent, Tavernier l'a déjà fait dans *L. 627* (1992) et dans *Ça commence aujourd'hui* (1999). Ici, le cinéaste se contente de s'inscrire dans un cinéma de genre, celui des films sur le Sud. Et il s'appuie uniquement sur la réalité pour donner plus de crédibilité à un film policier, avec sa formule et ses limites. Ça reste un excellent film de divertissement, dans la tradition du cinéma classique américain. (Sortie prévue : 10 septembre 2010) ■



France-États-Unis / 2009 / 117 min (version de B. T.)

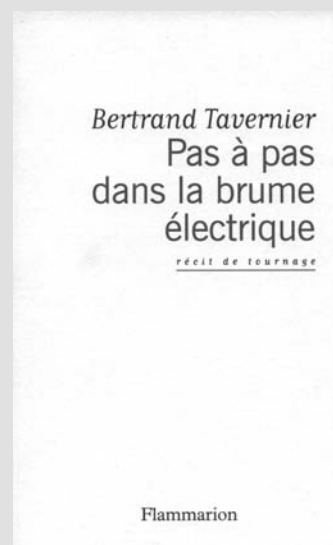
RÉAL. Bertrand Tavernier **SCÉN.** Jerzy et Mary Olson-Kromolowski, d'après le roman de James Lee Burke *Dans la brume électrique avec les morts confédérés* **IMAGE** Bruno de Keyser **SON** Paul Ledford et Bridget O'Driscoll **MUS.** Marco Beltrami **MONT.** Thierry Derocles, Roberto Silvi et Larry Madaras **PROD.** Michael Fitzgerald et Frédéric Bourboulon **INT.** Tommy Lee Jones, John Goodman, Peter Sarsgaard, Mary Steenbergen, Kelly MacDonald, John Sayles, Levon Helm **DIST.** Axia Films

Corne de brume

Dans le livre *Pas à pas dans la brume électrique*, Bertrand Tavernier fait le récit du tournage du film. Il raconte que le monteur Roberto Silvi était incompetent et que l'actrice Mary Steenburgen était gentille. Il y a aussi des recettes de cuisine. Il rapporte que tous les acteurs américains ont des doublures et que les Américains paient des surveillants pour les crabes. Il y a aussi des menus de restaurants. Il relate que Burke a collaboré au repérage et à l'établissement du texte en voix *off*, que Tommy Lee Jones a écrit le texte de la salamandre... et la légende ajoute que celui-ci aurait menacé Tavernier de poursuites judiciaires s'il ne lui remettait pas le film afin de le remonter comme il l'entendait.

Le principal intérêt du livre, c'est que le cinéaste en profite pour se justifier et pour expliquer son désaccord avec le producteur. Tavernier adore filmer en plans larges pour laisser aux acteurs la possibilité de « prendre de la présence » et de s'inscrire dans un décor, un milieu. « Je cherche d'abord et surtout à dégager la ligne de force de la scène, à sentir ce qu'il faut mettre en valeur, grâce à un plan large ou au contraire une série de plans moyens, de raccords en mouvement mettant en valeur tel ou tel sentiment », précise-t-il. Voilà qu'on lui réclame continuellement des gros plans de chaque réplique importante, qu'on sollicite des contrechamps, des plans de coupe, qu'on le prie de tourner des gros plans de sécurité, qu'on lui demande sans cesse de découper... Deux façons de travailler, deux conceptions du cinéma s'affrontent, ce qui donnera au final deux versions du film.

Tavernier explique comment il s'est toujours défilé pour en arriver à faire le film qu'il voulait. Et réaliser un vrai film américain, rendant ainsi hommage au cinéma classique qu'il a si bien défendu dans ses livres *50 ans de cinéma américain* (Omnibus, 1995) et *Amis américains* (Actes Sud, 2008). (H-P. C.)



TAVERNIER, Bertrand. *Pas à pas dans la brume électrique*, Paris, Flammarion, 2009, 268 p.